

PROLOGUE

L'année 1997 vit mourir deux femmes qui ne se connaissaient pas et dont chacune ignorait que son destin était lié à l'autre.

La première se nommait Jacqueline Larramendy. C'était une dame sans histoire qui avait été très heureuse les premières années de sa vie. Fille d'un joaillier bayonnais, elle avait baigné dans le luxe et l'insouciance, dans les folles espérances de l'entre-deux-guerres. Ses journées se passaient à la plage, sous le frais soleil atlantique de la Chambre d'Amour, entourée de mille prétendants; et le soir on pouvait la croiser au nouveau casino de Biarritz, brillante et parfumée, se rêvant la future Gaby Morlay. Plus tard elle se maria et, chose rare, ce fut deux fois par amour et par choix. Malheureusement, elle connut les affres de la guerre et de l'Occupation. C'était, selon elle, cette période qui avait mis fin à son bonheur. Mais, éternelle optimiste, elle se plaisait à comparer son existence à une émeraude et elle répétait souvent: « La guerre a été le crapaud¹ dans la

1. Terme familier faisant référence aux inclusions que peuvent présenter certaines pierres précieuses. Si les crapauds ont une forte incidence à la baisse sur le prix des diamants, ils sont recherchés en ce qui concerne les pierres de couleur. (*Toutes les notes sont de l'autrice.*)

Pierre de mon histoire. Je préfère me dire que ce fut cette laideur qui lui donna toute sa valeur. » Abandonnée à quarante-huit ans par son second mari, restée seule et sans revenu avec ses cinq enfants, elle avait dû travailler comme une acharnée partout où s'offraient des emplois requérant peu de qualifications. Elle s'était battue contre la misère, contre la maladie qui avait frappé sa plus jeune fille, contre le désespoir de perdre très tôt son fils aîné dans un terrible accident de voiture et, ce qui avait sans doute été le plus difficile, contre les regards désapprobateurs des gens qui lui rappelaient son statut honteux d'épouse délaissée.

La deuxième femme s'appelait Athalie Dienesmann. De la reine orgueilleuse et sacrilège de Racine, Athalie n'avait que le prénom. C'était une personne douce et attentive, élevée dans le respect et l'amour de l'autre. Elle possédait une empathie telle que chaque malheur du monde l'atteignait au cœur comme une javeline. Cette sensibilité exacerbée expliquait que, malgré un caractère fort enjoué, ses yeux étaient perpétuellement nimbés d'une mélancolie discrète mais profonde. Elle avait traversé sa propre vie sans bruit, sans heurt, dévouée. D'abord fille de son père, femme de son mari puis mère de ses enfants, jamais elle-même, de peur de déranger l'ordre et le désordre des choses.

Jacqueline et Athalie s'éteignirent à quelques semaines d'intervalle, l'une à l'ombre des Pyrénées qu'elle n'avait jamais quittées, l'autre dans la ville de Louvain où, par un curieux caprice qui ne lui ressemblait guère, elle avait demandé à revenir une dernière fois.

1

Palais de justice de Pau, décembre 1945

Le palais de justice de Pau était comme gardé par la statue. Une magnifique statue de femme, une Victoire altièrè couronnant un soldat mourant, honorant les Poilus tombés en 14-18. Elle se dressait là, commandant aux hommes de ne pas oublier, leur intimant un ordre de sagesse. On se l'était promis. On se le rappelait chaque année aux commémorations, dans des discours enrubannés de fanfares et de gerbes fleuries. Et puis elle était revenue. La guerre. Avec son nombre officiel de victimes et son nombre officieux de salauds.

Ce matin du 6 décembre 1945 s'ouvrait le procès d'un salaud.

L'audience était publique. Les notables palois s'étaient massés à l'entrée de la salle, mais tous n'avaient pu y pénétrer. C'était fort dommage. Les épurations extrajudiciaires étaient délectables, malheureusement elles restaient interdites et sanctionnées par la loi, il fallait donc se rabattre sur l'épuration

légale¹. Georges Despaux n'était pas connu à Pau, mais on savait de lui qu'il allait être jugé pour avoir collaboré à Bayonne en 1943. Et puis son nom disait qu'il était gascon. À ce titre, il jetait l'opprobre sur tout le Béarn. On venait donc de loin pour voir tomber le traître.

L'atmosphère à l'intérieur du tribunal était comparable à celle d'un marché : bourdonnante, bruyante et désordonnée. Spectateurs, jurés, avocats, tous se mettaient en place, discutaient, se saluaient, échangeaient les premiers commentaires, jugeaient avant l'heure. Chacun était vêtu de noir ; le noir, la couleur universelle qui confond les pontes et les petites gens, la couleur de la pauvre élégance et des opulentes dominations.

Le silence mit près d'une demi-heure à s'installer car la rumeur des discussions, comme la respiration d'une créature gigantesque, ondulait de murmures en vrombissements sonores, sans jamais vouloir cesser. Enfin, l'accusé tant attendu fut introduit. Il boitait. C'était un homme très maigre, chétif, au front haut, à la peau légèrement grêlée. Il semblait faible et mit quelque lenteur à s'asseoir, gêné par ses menottes. Certaines femmes de l'assemblée, à qui Despaux parut presque touchant dans sa petitesse et sa difformité, durent se reprendre et se convaincre qu'elles avaient devant elles un criminel.

Puis on annonça la cour. Elle se présenta sous la forme d'un chapelet d'hommes de loi sinistres parmi lesquels

1. À la Libération, le climat est à la liesse mais aussi aux règlements de comptes. La traque des collaborateurs s'intensifie. Hors de tout cadre légal, on tond, on lynche, on exécute les présumés coupables. Parallèlement, pour éviter que la France soit le théâtre d'une guerre civile, on met en place une épuration judiciaire.

un seul semblait sympathique : le président. Il travaillait sur ce dossier depuis des mois et n'avait qu'une hâte, le refermer. Il avait de surcroît les intestins dérangés et espérait intérieurement que le procès ne traînerait pas. Le monde est ainsi fait : c'est bien souvent le corps des hommes qui règle le cours de l'Histoire. Toute catastrophe trouve son origine dans la douleur d'un membre ou le dérèglement d'un cerveau.

Le président se racla la gorge, fronça les sourcils et ajusta ses lunettes.

Les débats allaient pouvoir commencer.

— Greffier, faites lecture. Accusé, soyez attentif aux charges qui pèsent contre vous.

— Georges Maximilien Despaux, vous êtes né le 2 octobre 1906, à Salies-de-Béarn. Vous êtes marié à Jacqueline Borthayre depuis le 8 octobre 1940. Vous avez quatre enfants. Vous habitez 32, rue des Basques, à Bayonne. Vous possédez le brevet élémentaire, êtes architecte paysagiste, et vous êtes réformé. Vous êtes accusé d'avoir, en 1942-1943, en tout cas depuis un temps non prescrit, entretenu en temps de guerre, étant français, des intelligences avec une puissance étrangère ou avec ses agents en vue de favoriser les entreprises de cette puissance contre la France, en prenant part à l'action des chefs et des membres du Parti populaire français¹.

Le 2 octobre 1906... En entendant cette date, flanquée de la suavité du nom de Salies, Georges fut

1. Le Parti populaire français était l'un des deux principaux partis collaborationnistes en 1940-1944. Fondé et dirigé par Jacques Doriot, il se revendiquait antisémite, anticomunisme, anticapitaliste et fasciste.

immédiatement transporté dans les premières années de sa vie. Les derniers mois de son existence avaient eu cet effet sur son caractère hâbleur : il était devenu nostalgique.

Il se revoyait au Guilhat, sa maison natale, auprès de ses parents, Albert et Ida. Albert, pépiniériste d'agrément renommé, avait aménagé leurs jardins comme on tisse une tapisserie d'exception. Aux fils d'or et de soie, il avait substitué des roses rares, des fleurs exotiques et des arbustes parfumés. Une grande Vierge noire, connue dans tout le pays, veillait sur les charmantes batailles que se livraient les freesias, les glaïeuls, les arums et les mufliers. Autour des bassins, les iris des marais dansaient des valse singulières, entremêlant leurs feuilles ensiformes aux tiges longilignes des typhas. Georges évoluait dans cet éden, qui aurait pu continuer d'être longtemps un paradis sans ombre si la poliomyélite n'avait pas frappé le jeune garçon. Sa jambe, malgré les cures et les bains d'eaux thermales, en était restée totalement abîmée, depuis l'aine jusqu'aux chevilles.

Il se voyait sur les bords du Saleys¹ avec sa mère, alors que les autres enfants nageaient et s'arrosaient en criant dans le frais cours d'eau. Lui devait être porté et rester sur la rive, spectateur de plaisirs et de jeux où il n'avait pas sa place. La source soulageait ses douleurs, tout en gonflant son cœur de la tristesse d'être différent. Plus tard, guéri tout à fait, il n'arriverait jamais à chasser complètement ce sentiment de rejet, et chacun de ses actes serait dicté par une volonté irrépressible de plaire.

1. Affluent du gave d'Oloron.

La voix du président l'arracha à ses souvenirs, comme pour mieux le plonger dans d'autres.

— Accusé, vous passez toute votre jeunesse à Salies-de-Béarn. Vous êtes décrit comme un élève très doué, à la mémoire sans faille. Vous retenez tout, sans aucun effort. Vous avez par ailleurs de nombreux dons d'artiste. Vous êtes reçu au concours de l'École normale mais n'y êtes pas admis en raison de votre handicap, ce qui vous cause – on peut le comprendre – une vive frustration. Vous êtes par la suite reçu à l'École d'horticulture de Versailles. Très brillant, vous êtes proposé comme premier jardinier à la cour de Yougoslavie. Vous refusez. Comme vous refuserez plus tard toutes les opportunités qui s'offrent à vous. Rien n'est assez digne de vous. La suffisance est d'ailleurs le principal trait de votre personnalité. On vous dit en outre charmeur et beau parleur.

Cette description fit sourire Georges. La nature lui avait refusé la grâce mais lui avait accordé l'esprit. Il avait su, avec patience et volonté, cultiver les lectures, la pratique de la musique et du dessin afin de faire naître, de l'esprit, le panache. Les mots, les instruments et le pinceau travaillaient pour lui. Il ravissait quiconque le rencontrait.

L'avocat de la défense, maître Grimaldi, un jeune coq parisien fraîchement diplômé, ne put s'empêcher d'intervenir :

— Monsieur le président, fait-on le procès de mon client parce qu'il est prétentieux et séducteur ?

— Maître, coupa le magistrat, il est indispensable, et vous le savez, de donner à cette cour tous les éléments nécessaires pour cerner M. Despaux. Le fait d'être

séducteur lui a permis de courtoiser et d'épouser une femme déjà mariée à un médecin-dentiste, Jacqueline Larramendy.

Dans la salle, les hommes ricanèrent sous cape et les dames montraient ostensiblement qu'elles étaient choquées.

— Que mon client ait été un coureur ne démontre rien. Il a cocufié un dentiste, pas la France.

Le mot fut accueilli par des rires unanimes. C'était un gloussement populacier, que la cruauté de la moquerie aiguësait. Il y avait du rugissement dans ce rire, une jubilation qui insultait Georges.

— Maître, je vous en prie. Cessez ce genre d'humour. Quant à ce que vous venez de dire, cela reste à prouver.

— N'ayez crainte, répondit Grimaldi, une révérence dans la voix. Je m'y emploierai.